

travers la visière du casque de Wackermann et s'enfonça si avant dans son cerveau qu'il tomba à l'instant environné des ombres de la mort. La chute du châtelain répandit la consternation parmi ses soldats : les assiégeants montèrent à l'assaut, escaladèrent les murs, se rendirent maîtres de la porte, baissèrent le pont et firent passer au fil de l'épée tous ceux qui s'offrirent à leur fureur. La femme prodigue, cause de tous ces maux, fut égorgée avec ses enfants. Les vainqueurs pillèrent complètement le château, y mirent le feu et le rasèrent.

Pendant le tumulte, Mathilde s'était tenue tranquille dans sa chambre dont elle avait fermé la porte au verrou ; mais lorsqu'elle s'aperçut qu'une aussi faible barrière ne pouvait plus la garantir, elle se couvrit de son voile, tourna trois fois sa pomme de bois dans sa main et sortit de sa chambre après avoir prononcé les paroles suivantes que la Naiade lui avait enseignées : Nuit derrière moi, jour devant moi, afin que personne ne puisse me voir.

Elle franchit hardiment la porte, passa, sans être vue, au milieu des ennemis, et sortit du château de ses pères, plongée dans la douleur, et ne sachant de quel côté se diriger. Tant que ses pieds délicats purent la porter elle précipita sa marche pour s'éloigner de ce lieu d'horreur ; elle résolut de passer la nuit sous un poirier sauvage. Assise sur le gazon, elle laissa un libre cours à ses larmes ; elle porta encore une fois ses regards vers la contrée où elle avait passé les années de son enfance, elle vit le ciel plus rouge que du sang ; ce qui lui fit juger que le château de ses aïeux était la proie des flammes. Mathilde détourna les yeux d'un spectacle aussi horrible, désirant avec ardeur voir les étoiles pâlir et l'aurore paraître à l'Orient. Avant que le premier rayon du soleil dissipât l'obscurité, elle continua sa course et atteignit bientôt un village, où une paysanne charitable lui offrit une jatte de lait et un morceau de pain. Après avoir réparé ses forces par ce frugal repas, elle échangea ses habits contre ceux de la paysanne, et se joignit à une caravane de rouliers qui allaient à Augsbourg. Dans l'état déplorable où elle se trouvait réduite, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se mettre servante.

Conrad, comte de Schwabeck, chevalier teutonique, grand châtelain et trésorier de l'évêché d'Augsbourg, possédait dans cette ville une commanderie où il avait coutume de passer l'hiver. En son absence, la surveillance de ce château était confiée à dame Gertrude. Cette femme était citée dans tout Augsbourg comme une mégère ; les servantes étaient effrayées du seul bruit de ses pas ; à la moindre négligence, ou même sans autre motif que sa mauvaise humeur, elle les frappait.

Un jour elle avait été tellement méchante que toutes les servantes s'étaient enfuies. Le lendemain la douce Mathilde se présenta chez elle pour lui offrir ses services. Afin de cacher l'élégance de sa taille, elle s'était fait une bosse sur le dos ; un ample mouchoir cachait entièrement ses beaux cheveux blonds ; sa figure et ses mains étaient barbouillées de suie. Lorsqu'elle tira la sonnette de la porte, dame Gertrude mit la tête à la croisée, et apercevant le singulier costume de Mathilde, elle la prit pour une mendiante et lui cria : Va-t'en à l'hospice de Fugger ; c'est là qu'on distribue des deniers ; puis elle ferma la fenêtre. La pauvre Mathilde ne se laissa pas rebuter ; elle sonna jusqu'à ce que dame Gertrude reparût à la fenêtre pour lui dire des injures. Mais avant que la vieille eût le temps d'ouvrir la bouche, la fille de Wac-

kermann lui expliqua le sujet de sa visite. Que sais-tu faire ? dit alors Gertrude. Et Mathilde répondit : Je suis orpheline ; Mathilde est mon nom ; je sais faire le ménage et même la cuisine.

Gertrude ouvrit la porte, et voulut essayer de cette nouvelle servante. Mathilde s'acquitta si bien de tous ses devoirs que Gertrude se montra un peu moins acariâtre qu'auparavant.

Lorsque la première neige commença à tomber, le majordome femelle fit balayer tout le château, laver les fenêtres, placer les rideaux ; en un mot dame Gertrude fit tout mettre en état pour recevoir le commandeur, qui ne tarda pas à arriver suivi d'un cortège de domestiques, de beaucoup de chevaux et d'une nombreuse meute. Mathilde s'inquiéta peu de l'arrivée du comte ; ses occupations à la cuisine ne lui laissaient pas même le temps de mettre la tête à la fenêtre. Cependant un matin, qu'elle allait puiser de l'eau, elle rencontra le commandeur, et son aspect fit naître dans son cœur des sentiments qui jusque là lui étaient entièrement inconnus. Le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu était devant ses yeux ; son œil plein de feu, l'expression de contentement que donne l'opulence, répandue sur tous ses traits, ses beaux cheveux dont les boucles s'échappaient sous les plumes qui ombrageaient son chapeau, sa démarche assurée, sa noble contenance, troublèrent Mathilde, et son sang circula avec une rapidité nouvelle. Pour la première fois elle sentit la rigueur de son sort. Elle rentra dans sa cuisine en proie à une sombre mélancolie, et manqua toutes les sauces, ce qui lui attira de durs reproches de la part de Gertrude. Jour et nuit, l'image du beau chevalier était présente à Mathilde ; toutes les fois qu'elle entendait retentir ses éperons dans la cour, elle courait à la fontaine avec son seau, quoique jamais le commandeur ne daignât jeter un regard sur elle.

Conrad ne semblait vivre que pour le plaisir ; il ne manquait aucune occasion de se divertir ; il assistait à tous les festins et à toutes les fêtes qui se succédaient dans une ville où le commerce avait amené le luxe et l'opulence. On y donnait à chaque instant des carrousels, des tournois, des bals même sur les places publiques ; et là les nobles faisaient cadeau aux filles des bourgeois d'anneaux d'or et de fichus de soie. A l'entrée du carnaval les mascarades vinrent donner une vie nouvelle aux amusements d'Augsbourg. Mathilde ne prenait aucune part à l'ivresse générale. Assise au coin de sa cuisine, enfermée, elle versait des larmes amères ; elle accusait la fortune ; elle ignorait que l'amour se fût rendu maître de son cœur. Cet hôte, qui ne manque jamais de porter le trouble où il se loge, lui suggérait tout le long du jour mille pensées, et la berçait la nuit de rêves bizarres : tantôt soutenue par le bras du commandeur, elle se promenait dans un bois délicieux ; tantôt elle se voyait récluse dans les murs d'un couvent ; souvent ces songes étaient interrompus par le bruit du trousseau de clés de dame Gertrude ; son imagination, qui la nuit l'enchantait par des rêves séducteurs, lui rappelait encore le comte pendant la journée entière.

L'amour ne craint pas le danger ; les flots courroucés ne sont pas un obstacle qui l'arrête. L'amoureuse Mathilde forma mille projets, et finit par en concevoir un capable de réaliser le plus beau de ses rêves. Elle possédait encore cette pomme de bois, don de la Naiade, au moyen de laquelle trois de ses souhaits devaient s'accomplir : l'idée lui vint d'en faire le premier essai. Les habitants d'Augsbourg se proposaient de donner, à l'occasion de la